

Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des lumières (vers 1670-1789) [Georges Frêche]

Autor(en): **Piuz, Anne-M.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **25 (1975)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

plet de la production des presses d'Avignon, car les livres ont très souvent parus sous des noms d'emprunt; apparemment, les libraires locaux n'avaient pas non plus un grand intérêt à publier les catalogues de leurs livres d'impression, ce qui aurait pu leur causer des difficultés en France. Ils débitaient donc leurs marchandises à la foire de Beaucaire ou les envoyaient à leurs correspondants internationaux. Dans le domaine des contrefaçons, ils travaillèrent aussi pour le compte de libraires étrangers. Il devinrent des concurrents redoutables par leurs prix très avantageux. Le nom d'Avignon fut également utilisé par les imprimeurs français, suisses ou italiens pour leurs publications clandestines.

L'auteur fournit une analyse très documentée de tous les problèmes posés. Il a consulté toutes les sources nationales et étrangères possibles. Son étude, qui est exemplaire, prendra date dans l'histoire de la typographie et de la librairie au XVIII^e siècle, car ses considérations, dépassant le cadre restreint du Comtat venaissin, jettent une lumière pénétrante sur certains aspects de l'industrie et du commerce du livre de langue française, en France et dans le monde, jusqu'à la Révolution. La seconde partie de ce remarquable ouvrage est consacrée à la presse d'Avignon: la contrefaçon des gazettes étrangères dans la cité pontificale, puis les vicissitudes et les succès du *Courrier* fondé en 1733 par François Morénas. Là aussi, l'auteur a réussi à donner un tableau captivant des journaux d'Avignon et de leur diffusion.

Caracas

Georges Bonnant

GEORGES FRÊCHE, *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au Siècle des Lumières (vers 1670-1789)*. Paris, Editions Cujas, 1974. In-8°, XVIII + 982 p., ill.

Il n'est pas aisé de résumer en une ou deux pages ce gros volume. On ne dira donc, ici, que les lignes de force qui font de ce beau livre une étude très classique de l'histoire de la société et de l'économie du Haut-Languedoc, entre la fin du XVII^e siècle et la Révolution.

Une étude classique parce que, en premier lieu, s'ordonnant autour des grands thèmes qui, de E. Labrousse à P. Goubert, sont devenus les fondements de l'histoire rurale. Les structures et la conjoncture d'une économie terrienne: un long chapitre sur la population suivi par un autre sur la propriété; puis la production agricole; les communautés villageoises et la vie au village (mesure d'un fort analphabétisme qui subsiste très avant dans le siècle). «Un monde terrien [...] que dominent les villes», bien sûr. L'emprise urbaine est fortement mise en évidence et par les investissements bourgeois et par le prélèvement fiscal au bénéfice des classes et ordres privilégiés. Et aussi parce que les baux à ferme et à mi-fruits reculent devant le bail à maître-valet («l'extension des baux à maître-valet marque le souci, toujours plus vif, qu'ont les propriétaires citadins de contrôler de très près la marche de leur exploitation», un mode d'exploitation «qui accroît la disposition du

propriétaire sur la récolte» (pp. 249, 835). Enfin la deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux mouvements d'une économie, dont les fluctuations, courtes et longues, sont perçues à travers les prix et les épaisseurs des trafics.

Les spécificités de l'économie toulousaine du siècle des Lumières? Elles s'ordonnent schématiquement autour de deux traits majeurs: la domination des grains et la chance que fut la construction du canal du Midi. La domination des grains, d'abord. Eclipsé par le triomphe du pastel, le blé n'est re-devenu qu'au XVII^e siècle le produit majoritaire de l'agriculture toulousaine. Le blé, ou les blés: froment, seigle, méteil, avoine et orge. Dès les années 40 du XVII^e siècle, le maïs est coté dans les mercuriales. «Miraculeux maïs», car son rythme étant l'inverse de celui du blé-froment, il compensera souvent la défaillance de la production frumentaire: «en 1694, comme en 1709, le maïs joue un rôle essentiel pour expliquer ces discordances. La récolte de blé de 1709 a été désastreuse mais les pluies ont aidé à la croissance du maïs» (p. 103). Le maïs est également responsable du passage de l'assolement biennal à l'assolement triennal, soit de l'accroissement des terres cultivées (ici G. Frêche propose la révision du vieux schéma opposant l'assolement triennal du nord de la France à l'assolement biennal du midi). C'est lui, enfin, qui permet au blé de devenir l'élément majeur de l'économie et du commerce toulousains.

Georges Frêche tente une estimation de la production frumentaire et de son augmentation au XVIII^e siècle. Ce n'est pas aux défrichements qu'il faut demander la cause de la hausse de la production: ils sont insignifiants; le Midi-Pyrénées se situe à cet égard au-dessous de la faible moyenne nationale de 1,5% des gains dus aux défrichements. Alors, qu'en est-il de l'agriculture nouvelle? De l'influence des sociétés d'agriculture, de la diffusion de savants mémoires d'agronomes (dont Nicolas de Saussure), de l'encouragement aux nouvelles méthodes...? G. Frêche aborde le nécessaire, inévitable et difficile problème des rendements céréaliers. Il ne faut pas croire Daguesseau (6 à 8 pour 1) ni Expilly (10 à 15 pour 1), dont les témoignages attesteraient une augmentation spectaculaire du rendement du blé. Ni Slicher van Bath, ni Le Roy Ladurie? Mais peut-être Morineau: «La «Révolution agricole» ne s'est pas produite au XVIII^e siècle en Midi-Pyrénées si l'on entend par là une amélioration sensible de la productivité» (p. 311). Alors, si l'augmentation de la production ne provient ni de l'augmentation des défrichements, ni de la productivité accrue, il faut chercher ailleurs.

Frêche propose de reconsidérer «la merveille de l'Europe», le canal du Midi. Les projets anciens témoignent de la nécessité de l'amélioration d'un réseau de communications dans une région dont la production abondante a besoin de débouchés sans lesquelles les cours s'effondrent. Ecoulement de la production, maintien des prix et des profits, montée de la rente foncière (acheter des terres à blé devient, dans le XVIII^e siècle toulousain, le

souci des spéculateurs les plus réalistes), remembrement de la propriété vers les grandes surfaces céréalières, passage de la tenure moyenne au faire-valoir (presque) direct du maître-valet aux ordres du propriétaire, augmentation de la classe des salariés agricoles... et voilà comment se traduit l'impulsion radicale donnée par la construction du canal. A la fin du XVII^e siècle, le commerce des grains pèse 4 à 6% du négoce languedocien; à la fin du XVIII^e siècle, c'est une multiplication par 5 ou 6. Tout a reculé devant le blé: le maïs (sauf pour la consommation populaire), les vignes, l'élevage, le bois. Midi-Pyrénées devient un centre de monoculture céréalière travaillant pour l'exportation en Méditerranée. Mais, curieusement, les bénéfices commerciaux échappent aux Toulousains au profit des Marseillais: «à la veille de la Révolution, la région toulousaine est un pays dominé» (p. 836).

Il faudrait dire encore l'enseignement que l'on retire de ce beau livre. Les précautions méthodologiques (dont la soigneuse définition de la région); les délimitations prudentes des techniques (voir l'utilisation qui est faite de l'histoire des prix dans l'appréciation de la conjoncture; «l'examen approfondi de la paire <prix-salaires> ou du salaire réel, reste l'une des poutres maîtresses de toute explication d'histoire sociale», p. 668), le soin qui est apporté à la confrontation des structures et des temps régionaux aux acquis nationaux; enfin des réflexions stimulantes à propos des rapports entre les propriétaires urbains et leur campagne.

Genève

Anne-M. Piuze

FRANK R. PFETSCH, *Zur Entwicklung der Wissenschaftspolitik in Deutschland 1750-1914*. Berlin, Duncker & Humblot, 1974, 359 S.

Dies ist ein ebenso wichtiges wie sonderbares Buch. Es reizt sehr, belehrt ungemein und hinterlässt doch einen zwiespältigen Eindruck. Ein Buch der Daten und Zahlen, der Kurven, Formeln und Tabellen; sein Studium weckt das Gefühl, einer Computerspeisung beizuwohnen. Hier wird Geschichte zur Mathematik, und stellenweise hat es den Anschein, als ob ihr der Aufschwung zur exakten Wissenschaft damit glücke. Der Leser, gespannt und verwirrt, hält den Atem an. Dann wieder stellt er enttäuscht und erleichtert fest, dass er sich weiterhin auf der alten Erde befindet.

Die Heidelberger Habilitationsschrift untersucht externe, das heisst ausserwissenschaftliche Entwicklungsbedingungen namentlich von Naturwissenschaft und Technik im Deutschland vor allem der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Der Verfasser mustert die politischen und gesellschaftlichen Einflüsse, unter denen damals doziert und experimentiert wurde, er fragt nach dem Effekt privater und staatlicher Finanzierung, misst ihn an Zahlen von Gründungen und Erfindungen und setzt ihn zu den Schüben des Wachstums und den Zyklen der Konjunktur in Bezug. Das führt weit weg von den gewöhnlichen Pfaden historischer Erkundung. Nicht Akten und Archive, sondern Staatshaushalte, Statistiken, quantifi-